

L'étrangère du silence

Danielle Dussault

Number 42, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16183ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dussault, D. (1989). L'étrangère du silence. *Moebius*, (42), 81–84.

L'ÉTRANGÈRE DU SILENCE

Danielle Dussault

Vous avez toujours été ainsi. Je vous reconnais depuis le début à cette manière acharnée que vous avez d'aimer. Je dois même avouer que j'ai du mal à vous imaginer autrement.

Vous n'abandonnez pas. Vous êtes de ces personnes qui s'acharment, reviennent constamment sur les arrêts mal dessinés, la voix qui ose, vous ne pouvez supporter qu'on saccage le bonheur d'aimer sans raison.

Vous vous en défendez bien, vous jouez à l'aisance désarmante, au rire des cathédrales, vous feignez même de ne pas y croire, mais vous insistez avec une patience qui ne cesse chaque fois de m'étonner.

Vous voudriez être autrement, je sais bien. Vous aimeriez pouvoir fermer la porte en disant «bonsoir», sans vous retourner, «bonsoir, je m'en vais, ne m'attends pas», seulement vous en êtes incapable, vous ignorez comment dire adieu. Au lieu vous restez là, attardée à ce bonheur : aimer.

D'une certaine façon, vous croyez ce qu'ils vous disent, vous vous donnez du mal, je le sais. Vous écoutez sans distinction les injures, les compliments, les demandes, la peine à vivre, le désarroi. Seulement le soir lorsque disparaît la ville, le ciel noircit l'eau et les hommes s'éloignent de vous, ils se referment. Mais vous ne partez pas. C'est étrange cet acharnement. Vous restez là, à attendre qu'ils vous disent un mot de plus. En vain. Ils vous ont déjà quittée.

Assise à votre fenêtre, vous les regardez s'éloigner. Tandis qu'ils se perdent sous vos yeux, je comprends alors que vous êtes restée la même. Les yeux alourdis, votre manière ahurie lorsque vous avez de la peine, le visage étonné, le visage. Ne vous en cachez pas, je vous connais depuis si longtemps.

Vos mains ouvertes qui portent le manteau oublié ou les cigarettes, c'est bien de vous ces gestes-là, les invitations à souper et ce sourire effrayant, vos yeux qui le cherchent partout, avec cette présence qui est la vôtre, et fatalement douée en silences pour parler à votre place, encore que parfois, les paroles tendres lorsque votre voix se laisse échapper, des paroles qui tantôt prennent une tournure inattendue et qui tantôt façonnent un mur, cela vous dépasse, il est vrai, puisqu'alors je l'entends, elles vous donnent la sensation de provenir d'une étrangère.

Vous dites toujours oui, surtout cela. Bien que vous ne le cherchiez pas, vous dites toujours oui. Je reconnais vos jeux, vos sourires, vos espaces manqués, votre rire surtout, je sais qu'ils sont de vous et je ne peux m'empêcher alors d'éprouver cette jalousie, car il me semble que vous avez toujours été ainsi. Depuis que vous êtes toute petite, vous êtes ainsi et il me semble vous connaître depuis si longtemps.

Déjà à ce moment, à votre façon d'avancer sur la route, de courir pour venir à ma rencontre, j'étais jaloux, déjà je savais que vous seriez exactement ce genre de femmes que l'on quitte à force d'attachement.

Votre présence est si merveilleuse, on ne doit pas vous l'avoir dit, au contraire, on doit vous raconter souvent qu'elle n'y est pour rien. Vous êtes ce bonheur que jamais je n'arrive à terminer, mais vous devez savoir, cela doit bien cesser un jour. Vous m'écoutez encore et ces mots, pour vous seule, ont l'âme sans promesse puisqu'il s'agit de ce bonheur même que l'on ne sait pas supporter.

On a dû chercher à vous enfouir dans la mémoire pendant toutes ces années. Je ne peux pas m'imaginer les choses autrement. On a dû feindre l'aisance de vos départs, chercher même à oublier que vous étiez là, que toujours vous étiez là, que toujours vous y seriez. Et bien sûr, vous savez ce que c'est, on ne doit pas avoir prononcé ces mots-là devant vous, sinon on risquait de vous mener à votre perte.

On doit avoir cherché, au contraire, à vous faire comprendre que vous n'y étiez pour rien, que cela ne valait pas la peine d'insister, on savait d'avance qu'on pouvait jouer à celui qui

annonce sans risque de perdre : «Bonsoir, je m'en vais, ne m'attends pas!»

Mais à cause de votre présence à ce point inespérée, vous acceptez que l'autre puisse se défendre pour ne pas mourir d'attachement. Vous finissez par croire ainsi que vous y êtes vraiment pour quelque chose. De même, vous savez qu'à force de portes refermées et de «bonsoir, je m'en vais, ne m'attends pas», votre coeur ne pourrait cesser de battre, car vous seule avez ce courage, vous êtes ainsi depuis si longtemps, je vous connais depuis toujours et, tandis que votre voix se fait entendre dans l'étrangeté du soir, demain encore je vous verrai assise à votre fenêtre, aussi belle qu'autrefois.

